

Maurice-H. BEAULIEU, s. j.

*Nos C.P. et  
nos Grands*



Quelques notes sur deux problèmes scouts.



MONTRÉAL, 1939



R. P. Maurice BEAULIEU, s. j.

*Nos C.P. et  
nos Grands*



Quelques notes sur deux problèmes scouts.



MONTREAL, 1939

*Nihil obstat:*

Léon BOUVIER, s. j.,  
*cens. dioc.*

Montréal, 22 juin 1939.

---

*Imprimatur:*

J.-C. CHAUMONT, p. a.,  
*vicaire général.*

Montréal, 23 juin 1939.

---

*Imprimi potest:*

21 juin 1939.

E. PAPILLON, s. j.

## PRÉFACE



Notre littérature scout s'enrichit d'un nouvel ouvrage: Nos C. P. et nos Grands. Il n'est point besoin d'en faire ni l'éloge ni la recommandation. La compétence de l'auteur et l'importance vitale que doivent prendre à nos yeux la formation des C. P. et la persévérance des grands scouts suffisent à dire toute sa valeur.

Cependant, il n'y a pas moyen de ne pas souligner le caractère spécifiquement scout du livre en question. L'auteur ne se contente pas de démontrer que le C. P. joue un rôle de premier plan dans une troupe et qu'il est difficile de garder les grands garçons. Cela, nous le trouvons dans nos bibliothèques, et, à défauts de livres, l'expérience se charge de nous l'apprendre. Le point délicat et important, c'est de savoir comment s'y prendre pour former de bons C. P. et empêcher les grands garçons de quitter la troupe. Le R. P. Maurice Beaulieu nous donne une recette qui a le double mérite d'avoir été mise à l'essai ici même au pays et d'avoir donné d'excellents résultats.

C'est plus qu'il n'en faut pour que nous en fassions notre livre de choix. Dieu veuille qu'il devienne le manuel qui serve à la formation de tous les C. P. du diocèse.

Raoul DROUIN, chanoine,  
aumônier diocésain.

En la fête de notre glorieux patron,  
24 juin 1939.

## INTRODUCTION



C'est à la demande de quelques chefs que je publie en plaquette, les articles parus dans **l'Aumônier** de 1938, 1939. Ils ont cru que ces notes sur deux problèmes scouts de grande importance, malgré leur destination initiale aux aumôniers, pourraient leur être utiles.

Personne plus que moi ne sait combien elles sont incomplètes. Mais je crois qu'elles peuvent aider à réfléchir.

Je ne les publie que pour servir.

---

## L'AUMÔNIER ET LES C. P.

On me demande d'écrire quelques notes sur la formation des C. P. par l'aumônier. Au premier abord, il m'a semblé que c'était inutile. Il y a tant de bons livres, tant de bons articles sur le sujet! A quoi bon écrire encore?

J'ai relu "Ton Métier, C.P.", du Pélican Noir,  
Le Manuel du Chef de Patrouille, de Hillcourt,  
Le système de Patrouilles, de Roland Philipps,  
Sois un chef!, de Grandjouan,

La Mission du chef, d'Arendskop, et les trente pages, en texte serré ajoutées en appendice au Handbook for Scoutmasters, des E.-U.

J'ai revu quelques articles du Bulletin de liaison des Aumôniers S.D.F. et j'ai repris Baden-Powell.

Il y a là des trésors à exploiter.

Et pourtant, après avoir réfléchi à ma petite expérience, à mes tâtonnements, à mes succès et à mes insuccès, je me suis dit que peut-être il y aurait, encore quelque chose à dire.

Il y aura sans doute toujours quelque chose à dire. C'est que les garçons sont soumis à toutes sortes d'influences qui varient sans cesse.

La crise, le régime scolaire, les idées politiques réagissent sur le garçon. Il y a une adaptation continuelle à faire. Il faut sans cesse ausculter, prendre la température, étudier l'action des microbes et des vitamines, le régime alimentaire, pour pouvoir mieux connaître l'état moral de ses scouts, tout comme le médecin doit le faire pour connaître l'état physique de son patient.

Mais ce n'est pas sous cet aspect que je voudrais écrire aujourd'hui. Je voudrais tout simplement reprendre les livres classiques sur le C.P. et ajouter au bas des pages quelques notes pour préciser peut-être, pour poser quelques questions, pour tirer quelques conséquences.

## I — Utilisation de la patrouille par l'aumônier

Une chose qu'il est impossible de mettre en discussion, si on veut faire du vrai scoutisme, c'est le système même de patrouilles.

Là-dessus tout a été dit. Je ne répéterai rien. Mais qu'il soit permis de tirer une conclusion. Je sais que je ne suis pas le premier à le faire. Mais je crois bon d'y revenir.

Si pour développer l'esprit scout et la technique scoute on admet le groupe permanent de garçons sous la direction de l'un d'eux, ne faut-il pas que l'aumônier, s'il veut faire son travail à la scoute, entre loyalement dans le jeu, et se serve de l'organisme de la patrouille pour le développement de l'esprit religieux, aussi bien que le chef pour le développement de la technique.

Et ne faudrait-il pas créer, à côté de la technique scoute proprement dite, une technique religieuse selon la méthode active et concrète qui caractérise le scoutisme?

Faire faire de la religion intéressante par le moyen du C.P. comme on fait faire des noeuds ou du secourisme par le moyen du C.P. voilà ce qui serait scout.

Or j'ai l'impression que souvent les épreuves de religion nous sont présentées d'une manière qui ressemble trop à la manière scolaire.

Que faudrait-il faire? Je sais bien que la religion, ce n'est pas du sémaphore, qu'il y a une église enseignante à laquelle il n'est pas permis de démissionner, ni de déléguer ses pouvoirs à un garçon de quatorze ans.

Je sais bien aussi que la religion ce n'est pas aussi intéressant que tout le jeu scout pour le garçon.

Et pourtant?

La prière, que le garçon ne faisait souvent que par devoir, s'il était seul, ne la fait-il pas par goût, quand il la chante autour des braises mourantes?

La messe, qu'il offrirait par sacrifice généreux, s'il y allait tout seul à l'église, ne l'offre-t-il pas avec plaisir, quand, au camp, elle lui est expliquée, quand on l'y fait participer, quand on le fait agir, prendre part à la grande action?

La mortification, qui le ferait regimber, si on la lui proposait comme une fin, ne l'accepte-t-il pas gaiement dans la rudesse du camp, quand elle lui est présentée comme un moyen de faire un homme de lui-même?

Et n'est-ce pas spontanément que les questions jaillissent de ses lèvres au sujet de l'autel, des nappes, des ornements, de tout ce qui entoure l'offrande?

L'Évangile, qu'il ne lirait pas tout seul, dans sa chambre, ne le joue-t-il pas avec intérêt dans une scène de feu de camp?

Tout cela nous montre que le cadre scout fournit à l'aumônier un appoint considérable pour faire pénétrer l'idée catholique, le sens catholique dans le cœur des garçons.

Comment s'y faire aider par les C.P.? Que l'aumônier insiste pour que son "mot" du soir ou du feu de camp, mot qu'il fera aussi court que possible, le C.P. le note et se fasse un devoir de le rappeler à ses scouts, à sa manière.

Qu'il encourage le C.P. à créer dans sa patrouille, après en avoir discuté avec ses garçons, des activités religieuses, messe en commun, pour une intention déterminée, visite au T. S. Sacrement, à l'occasion d'une fête de Notre-Seigneur, chapelet à l'occasion d'une fête de Marie, décoration d'un autel, d'une statue en patrouille, invitation à la communion, comme dans la croisade Eucharistique, qui, précisément a pris au scoutisme sa méthode pour l'appliquer à la religion, veillée d'armes en patrouille à l'occasion d'une promesse, etc....

Dans tout cela, on me dira qu'il n'y a que des pratiques de religion, qu'il n'y a pas de dogme. D'abord est-ce si sûr? Le dogme n'est-il pas impliqué dans la pratique! Pas peut-être dans la pratique routinière, mais sûrement dans la pratique consciente, expliquée, fruit de l'amour.

Faire aimer au garçon d'abord la pratique, lui faire découvrir la grandeur de Dieu dans la nature, dans un orage, dans un paysage, dans une nuit étoilée, dans une journée de soleil, lui faire pressentir la beauté de la liturgie, lui faire connaître Jésus, la personne de Jésus, la lui présenter, la lui révéler pour ainsi dire dans le cadre humain et scout où elle s'est manifestée, n'est-ce pas la seule méthode scout et humaine d'amener le garçon à désirer de lui-même se renseigner davantage? Ne soyons pas trop pressés. Rappelons-nous le "Non potestis portare modo".

La pratique de la charité dans les patrouilles, sous la direction du C.P. qui devra rappeler le motif surnaturel de cette vertu théologale qui résume tous les commandements, ce sera déjà le dogme du corps mystique. Ce qu'ils font aux autres, c'est à Jésus qu'ils le font.

Et ce dogme vécu ne vaut-il pas mieux pour former un chrétien tel que nous le rêvons, que la connaissance purement livresque?

C'est celui qui observe les commandements qui fait partie du royaume.

Et c'est en esprit et en vérité qu'il faut adorer.

De la religion pratiquée, mais parce que l'esprit d'abord a accepté la foi en Jésus! C'est la condamnation par le Maître lui-même de la seule pratique pharisaïque, extérieure, hypocrite, et la condamnation aussi de ce dédain pratique des observances extérieures, sous prétexte que la foi suffit.

Agir parce qu'on croit, rien de plus scout, rien non plus de plus chrétien.

Il s'agit donc pour nous aumôniers de faire retrouver dans les dévotions essentielles l'esprit qui les anime.

Nous avons déjà signalé quelques cas. Tout le catéchisme pourrait y passer.

Faire traiter Marie comme une mère, comme la reine du camp, du local, c'est orienter vers le dogme....

Dans les motifs de la charité, de la courtoisie, rappeler, faire rappeler les motifs proprement surnaturels, notre dignité d'enfants de Dieu, d'enfants du Roi, d'héritiers du ciel, d'identifiés et d'incorporés au Christ...

Un mot suffit. Pas de longs exposés théologiques.

Pour la courtoisie encore, rappeler l'exemple du Maître; comment, par exemple, dans la scène de la conversion de Madeleine, il reproche à Simon son manque de courtoisie, sa négligence de l'étiquette, signe qu'il y attachait de l'importance.

Mais ce n'est pas le lieu d'entrer dans les détails. Le principe est important. Les applications trouvées dans les livres vaudront toujours moins que celles qu'aura découvertes l'aumônier par la réflexion personnelle.

## II — Le choix des C. P.

Pour faire tout ce travail, il nous faut des C.P. capables de s'en charger. C'est pourquoi il appartient à l'aumônier de choisir les C.P. avec le chef. Le choix des C.P. c'est ce qu'il y a de plus difficile dans la direction d'une troupe.

Tous les auteurs nous disent qu'on naît chef. Il faut pour être chef des qualités naturelles, qui peuvent se développer par l'éducation.

Il faut d'abord la personnalité, comme disent les Anglais. Elle est faite d'initiative, d'enthousiasme contagieux. Elle suppose qu'un garçon s'est épris d'un idéal — gagner au baseball, organiser un vol dans un magasin, organiser une excursion, vivre la vie de camp — et qu'il est capable de communiquer son enthousiasme à d'autres, de leur proposer, de leur faire accepter les moyens qu'il a prévus. Un chef s'impose parce qu'il possède un aimant indéfinissable qui le fait accepter.

Les Anglais réclament du chef garçon qu'il soit vigoureux, bien pris, costaud, intéressé au sport. Les Français nous disent que chez eux le "physique" importe moins.

Tous réclament du C.P. qu'il soit un technicien, un garçon

qui sait camper, qui sait jouer un jeu scout, qui est en avance sur ses garçons dans les épreuves scoutes.

Tous lui demandent aussi d'être un garçon de bon sens, maître de soi, sachant distinguer les temps de rire et ceux d'être sérieux.

J'ai connu des garçons très populaires parmi les scouts, des boute-en-train, capables de faire rire, pleins d'esprit, pleins d'imagination. Ils n'ont pas fait de bons C.P. Leur idéal n'était pas l'idéal scout. Ils auraient pu être chefs, mais pas chefs de patrouille. Peut-être que si on les avait pris plus jeunes, avant qu'ils se trouvent intéressants, on aurait mieux réussi?

J'ai connu des garçons, brillants, passant vite leurs épreuves scoutes, ambitieux, habiles dans les jeux. Ils n'ont pas fait de bons C. P. Leur idéal était trop égoïste. Ils pensaient à se faire valoir, non à se dévouer.

J'ai connu des chefs de **gang**, capables d'organiser les pires tours. Quand j'ai essayé de les tourner vers le bien, ça ne marchait plus. Peut-être n'ai-je pas su comment m'y prendre? Mais peut-être aussi leur esprit était-il fermé à l'idéal scout? Il faut d'abord les en imprégner.

J'ai connu des travailleurs infatigables, faisant de la technique une fin, peu brillants par ailleurs, pas garçons, indifférents au succès de leur patrouille. Ils n'ont pas fait de bons C.P.

J'ai connu des garçons pleins de vie, rieurs, délurés, l'oeil vif, le sourire aimable, mais pas techniciens, passant tout juste leurs épreuves. Ils n'ont jamais fait de bons C.P. Ne sont-ils pas de petits diplomates inconscients, gentils avec le chef et l'aumônier, beaucoup moins aimables pour leurs camarades? Se laisser prendre par les apparences est dangereux.

Parfois, il y a des garçons modestes, l'oeil aux aguets pour rendre service, estimés et aimés des autres, prévoyants, prévenants sans obséquiosité — ils sont assez souvent un peu têtus — techniciens par travail personnel.

Ils n'attirent pas l'attention au premier abord, il faut re-

garder longtemps la marche d'un camp pour les découvrir. Presque toujours nous les avons essayés comme C.P., sans grand enthousiasme. Et ce sont eux qui furent les meilleurs. Ils avaient l'idéal scout, qui, petit à petit dans les mystérieuses profondeurs du coeur s'était précisé. Ils étaient aimés plus qu'admirés. Et parce qu'on les aimait on acceptait d'être dirigé par eux. Et parce qu'ils connaissaient leur scoutisme, ils pouvaient diriger. Et parce que la haute idée qu'ils avaient de leur patrouille ne les empêchait pas d'être modestes, ils continuaient d'être aimés et suivis.

Ils n'étaient pas sans défauts. Mais ils avaient le tempérament d'un C.P.

Car, remarquons-le bien, tel qui peut être chef de gang, ne peut être C. P. Tel qui peut être capitaine de club, ne peut être C. P. Comme tel, qui peut être dictateur d'un pays totalitaire, où les personnalités sont abolies, ne pourrait être chef d'une société où l'on prétend laisser sa personnalité à chacun. Il ne semble pas que le Fuehrer ferait un bon pape. Et cela, il me semble que les livres scouts ne le disent pas assez explicitement.

Un garçon pénétré de l'**idéal scout**, vraiment franc, vraiment généreux, vraiment pur, **modeste** par ailleurs, ayant du jugement, capable de penser d'avance, de prévoir, montrant par là qu'il réfléchit, sachant rire, **maître de soi**, ne se fâchant pas. Voilà un type pour moi de bon C.P.

Le plus grand défaut de ces garçons, c'est qu'ils sont portés à se décourager devant les difficultés, à juger indigne du scoutisme un garçon qui ne s'emballer pas assez vite pour l'idéal ou qui oublie trop facilement qu'il doit être scout toujours et partout.

Mais on peut raisonner avec un C.P. comme celui-là.

Il est d'autres garçons où l'imagination l'emporte sur le jugement. Dès là qu'ils sont modestes et bons techniciens, ils font de bons C.P.

Quand je parle d'humilité il s'agit, évidemment de l'humilité vis-à-vis des scouts. Envers le chef et l'aumônier, nos scouts, à part de très rares exceptions sont déférents et respectueux. Ce qui n'empêche pas parfois un certain nombre de C.P. de tenir à leur idée et de la défendre contre nous. C'est un bon signe. Rien de mieux qu'un C.P. qui discute, quand il sait le faire et quand nous savons le faire.

En somme ce qu'il faut pour un C. P., c'est un généreux, un dévoué, un technicien, un modeste.

En écrivant cela, je ne puis m'empêcher de constater comment les mots sont insuffisants. Je songe à tel ou tel garçon, généreux, toujours prêt à se dévouer, au courant de sa technique et par ailleurs si bonasse, si peu fier que les autres l'exploitent inconsciemment et que lui-même se laisse exploiter aussi inconsciemment. Il ne ferait pas un bon C.P.

Le magnétisme indéfinissable, cette autorité morale insaisissable, ce quelque chose d'inné, que les uns possèdent sans le savoir souvent et que les autres acceptent spontanément doit venir s'ajouter aux qualités énumérées plus haut.

Peut-être un coup d'oeil sur l'Évangile nous aidera-t-il à trouver dans l'exemple de Jésus une lumière nouvelle? Quels apôtres a-t-il choisis?

Un caractère commun à tous, c'est la générosité.

Saint Pierre était un impulsif, saint Jean un intuitif, saint Thomas était un peu tête dure, saint Philippe avait de l'entre-gent, mais tous étaient généreux. Tous, ils ont tout quitté, pour suivre le Maître. Ils avaient des ambitions qui s'accordaient mal avec l'Évangile du Royaume. Mais c'est avec une patience infinie, une charité à nulle autre pareille, que petit à petit Jésus les a formés, laissant à l'Esprit de parfaire après sa mort, l'oeuvre commencée. Judas lui-même fut appelé. Il eut sans doute son moment de générosité. Il avait sans doute des qualités naturelles, peut-être était-ce un méticuleux, un comptable, un économiste? Belles qualités qu'il n'a pas su développer,

qui, petit à petit, se sont changées en défaut. Le Maître avec lui n'a pas réussi. Judas a fini par la trahison.

Il faut, hélas, nous résigner à n'être pas plus que le Maître.

Saint Paul qui vint après, était lui aussi un généreux, un ardent, doublé d'un théoricien, animé par une mystique très haute, que saint Pierre trouvait parfois difficile.

Des généreux tout dévoués à un idéal, qui, pour les apôtres, se concrétisait dans la personne de Jésus, voilà ceux que Jésus a choisis, malgré les diversités de tempérament et de caractères.

N'est-ce pas la leçon qu'à côté de l'Évangile nous donne l'expérience si nous voulons réussir avec nos petits apôtres que sont, que doivent être nos C.P.?

Et il y a dans les Actes des Apôtres une scène pleine d'enseignement aussi.

Quand il fallut remplacer Judas, les apôtres voulurent quelqu'un qui eut suivi le Maître depuis le début — fidélité — dévouement — technique — car la seule technique nécessaire à la mission des apôtres, c'était ce contact journalier avec le Maître qui assurait la valeur du témoignage. Il fallait avoir vu, avoir touché.

Quand les apôtres ont trouvé, ils n'osent décider eux-mêmes. Ils prient et demandent à Dieu de diriger le choix qu'ils feront en tirant deux noms au sort.

N'y a-t-il pas là une leçon pour nous, qui ne pouvons, comme le Maître, sonder les reins et les coeurs?

Prier le Maître de diriger un choix toujours un peu hasardeux.

### III — Direction collective.

Une fois le choix fait, il faut former.

La cour d'honneur, le Conseil des chefs, la patrouille de C.P., sont les moyens mis à notre disposition.

Nous supposons que nous avons choisi un garçon pénétré de l'idéal scout. Evidemment cet idéal n'est pas formulé dans une tête de garçon avec la rigueur ou la précision, qu'il peut trou-

ver chez les chefs ou les aumôniers. Cela reste nécessairement quelque chose de vague. Mais c'est un vague qui n'a rien d'abstrait. Nous, nous formulons — parce que la formule elle-même l'exige — l'idéal scout avec des mots abstraits. Le garçon ne sent pas comme nous le besoin de la formule. Il vit dans le concret. Et le concret, c'est la vie de certains héros, c'est la vie de certains chefs, son père parfois, ou de certains camarades. Il vit dans une atmosphère de pureté, de beauté, de dévouement humains qui l'ont frappé. Comme l'atmosphère des montagnes ou de la mer emplit les poumons d'un air plus pur, et rend plus puissant le courant de vie qui circule en nos veines, ainsi le contact avec de beaux types d'hommes, rend plus généreux les désirs, plus pure l'orientation de la vie. Mais cette emprise des belles vies sur l'esprit d'un garçon, qui est l'effet du tempérament, de la vie de famille, de la grâce de Dieu, n'a rien d'abstrait et pourtant reste quelque chose de vague, de mal défini.

C'est cela qu'il faudra préciser peu à peu dans la formation.

Mais ici, je crois que les aumôniers doivent se garer d'un écueil. J'avoue ne l'avoir pas toujours évité et y avoir brisé mon canot ou cassé ma pipe. C'est de vouloir aller trop vite, de vouloir commencer par le mauvais bout.

Ce qui importe — après la générosité et la maîtrise de soi pour assurer le prestige d'un C.P. dans sa patrouille, ce n'est pas qu'il puisse faire de beaux discours, expliquer la loi, l'idéal scout, comme un livre. Ce qui importe, c'est qu'il puisse donner à ses scouts l'impression qu'il est vraiment calé en scoutisme, en technique scoute. Un C.P. qui sait vraiment ses noeuds, par exemple, qui s'en joue, qui les fait sans avoir l'air d'y penser, qui connaît différentes manières de les faire, qui sait quand les faire, qui sait pourquoi c'est tel noeud qu'il faut faire dans telle circonstance, voilà, un garçon que les autres regarderont avec de grands yeux.

L'horizon des garçons n'est pas le nôtre. Nous nous donnons au scoutisme pour faire de beaux types de garçons, d'hom-

mes, de citoyens, de catholiques. C'est cet espoir qui nous soutient dans l'emploi de la méthode scout. Le garçon, lui, vient au scoutisme pour jouer, pour camper, pour porter l'uniforme. Il sait vaguement que tout cela peut faire un homme de lui. Mais c'est l'intérêt de la méthode qui le soutient dans la poursuite de l'idéal.

Il faut ne pas le décevoir et pour cela lui donner un C.P. qui connaît à fond le "jeu scout". Le premier devoir de l'aumônier dans la formation du C.P., c'est donc de laisser le chef en faire un technicien dont la science scout le posera devant ses garçons comme un **as**. C'est la seule manière de lui donner un prestige, qui, plus tard, pourra servir à autre chose.

Que dès le début, à la cour d'honneur, l'aumônier attire l'attention des C.P. sur la responsabilité qui est la leur, qu'il leur dise que les parents, ayant confié au chef et à l'aumônier leurs enfants, le chef et l'aumônier les ont remis entre les mains des C.P., qu'ils leur ont fait confiance, que leur première obligation est de les confier à Marie, à Jésus, dans la prière, très bien.

Qu'il profite des premières lacunes des premières réunions, pour souligner comment les C.P. en sont responsables, très bien encore. Mais tout cela se fait en quelques mots. Tout cela se fait sans que le reproche soit tellement dur qu'il décourage. Au contraire les C.P. qui ont péché, doivent sentir que la confiance reste entière de l'aumônier et du chef, que ce sont de grands amis uniquement désireux de les aider, de les soutenir.

Et voilà qui, pendant les premiers mois, suffira. Au reste cette étude en commun, à la cour d'honneur, de chaque réunion est déjà chargée d'idéal scout. C'est la loi très précise dans l'esprit du chef et de l'aumônier qui sans cesse sert de règle pour juger en bien ou en mal. C'est à cause d'elle qu'ils encouragent, félicitent ou condamnent. Et il n'y a rien comme cette application constante de la loi aux petits faits concrets de la

vie en patrouille, pour la faire mieux comprendre aux C.P. C'est déjà une précision de l'idéal trop vague qu'avait le C.P. au début. C'est un travail d'intelligence par où on fait remonter des faits à la cause. C'est une analyse des faits concrets. C'est le seul travail intellectuel sur la loi que le garçon puisse faire. Et la tendance trop naturelle de nos esprits venus au scoutisme à un âge qui n'est plus celui du garçon c'est de partir de la thèse, de la loi et d'en déduire les applications. Cela suppose les laius, les longs exposés, les déductions logiques, toutes choses que le garçon n'aime pas, qu'il ne comprend pas. Gardons cela pour plus tard, pour les plus vieux, pour ceux qui veulent étudier toute la philosophie de l'admirable pédagogie scout. Avec le garçon il faut aller du concret à l'abstrait, avec les chefs, les routiers, on peut aller de l'abstrait au concret.

Plus tard, avant le camp, après le camp surtout, dans un camp de C.P., par exemple, sans changer la méthode, on pourra faire le résumé des expériences déjà faites, présenter en faisceau les analyses multiples, montrer que les causes de succès ce sont toujours les lois appliquées, que les patrouilles qui marchent le mieux sont celles où règnent la charité, le dévouement, le goût du fini, la ponctualité, le travail constant de la technique, la piété, la discipline joyeusement acceptée, l'esprit de gaieté, et l'esprit d'entraide.

Cette méthode de formation qui va du concret à l'abstrait, qui est la vraie méthode scout, trop de livres, trop d'articles pour C.P., dans la littérature scout ne l'oublent-ils pas un peu ?

Ajouterai-je qu'il serait fort peu habile pour l'aumônier, sous prétexte de la division des pouvoirs, de faire montre d'indifférence pour la technique, pour les concours ? Se renfermer dans sa tour d'ivoire et laisser le chef travailler seul dans la plaine du matelotage, du secourisme, ou de la signalisation, c'est nous éloigner des garçons et les éloigner de nous.

Il n'est pas nécessaire sans doute que l'aumônier soit un

technicien de premier ordre. Mais il doit au moins avoir assez étudié la technique pour comprendre clairement comment elle prépare à servir, pour pouvoir souligner la nécessité de "l'ouvrage bien faite", du fini en tout, aussi bien pour la valeur personnelle du scout que pour la valeur de son service.

Il y a là une question de franchise, qui est proprement de son ressort.

Considérer comme un scout fini, un garçon qui n'a fait que sa promesse d'aspirant, c'est mentir, c'est ne pas entrer loyalement dans le jeu, c'est habituer le garçon à se considérer comme scout alors qu'il ne l'est pas, qu'il n'est qu'aspirant.

La technique, envisagée sous cet aspect, est une vertu et l'aumônier n'a pas le droit de la négliger.

Et ne pouvons-nous pas aussi constater que toute cette technique scoute, toute cette méthode de "campisme", est comme le corps où s'incarne l'esprit?

Il y a des communistes, des fascistes, des nazis, des protestants, des catholiques qui emploient tous la même méthode et qui pourtant arrivent à façonner des garçons absolument différents les uns des autres. C'est que cette utilisation des goûts naturels du garçon peut être dirigée fort différemment. Et c'est par la technique qu'on arrive à réaliser l'idéal qu'on se propose. Un idéal, une loi placée sur le plan naturel, ou naturaliste, sur le plan purement national, ou sur le plan franchement catholique orientera fort différemment le travail des techniciens.

Il y a des chefs, dans les différentes fédérations catholiques, dont l'idéal est resté sur le plan naturel. Nous en avons connus. Et nous avons connu des aumôniers qui ne semblaient pas avoir compris que tout ce qui faisait la différence entre le scoutisme catholique et le scoutisme naturaliste, c'est l'interprétation de la loi sur le plan naturel ou sur le plan surnaturel. Nous croyons que ce qui distingue le scoutisme des autres oeuvres catholiques de garçons, ce n'est pas la loi, l'idéal, mais la méthode. Mais ce qui distingue le scoutisme catholique des au-

tres scoutismes ce n'est pas la méthode, mais la loi interprétée dans un sens surnaturel.

Quand on sait que la loi entre dans la tête du garçon par la technique celle-ci revêt aussitôt une importance telle que l'aumônier ne peut pas s'en désintéresser.

Y a-t-il donc un matelotage surnaturel? Eh! oui. C'est cela précisément.

Dans tous les scoutismes on apprend des noeuds pour servir. Or autre chose est de vouloir servir le prochain parce qu'on voit en lui un compatriote, un homme comme soi, ou Jésus lui-même.

Le matelotage est différent selon que l'intention est différente, comme le campisme est différent selon que l'intention est différente. Autre chose est d'organiser un camp comme une petite république soviétique, comme un régiment, comme une tribu indienne, ou comme une communauté chrétienne.

Qui ne voit alors que l'aumônier ne peut se désintéresser de la technique? C'est à lui d'abord qu'il appartient de lui donner son sens.

Car ce serait une erreur scoute de vouloir jeter toute cette interprétation surnaturelle de la loi comme on jette un manteau sur les épaules de quelqu'un.

Pour faire du scoutisme catholique, il me semble que toute la loi avec tout son sens doit imprégner toute l'activité technique.

Mais cela, me dira-t-on, suppose le sermon continu.

Ce serait la pire des erreurs. Un mot rappelé souvent fait plus pour créer une atmosphère que les longs sermons. Mais c'est ce mot que l'aumônier doit trouver et qu'il lui faut ensuite faire dire par ses C. P.

Pour cela, il lui est impossible de se désintéresser de la technique, et puisque la formation technique des scouts ce sont les C. P. qui la donnent, c'est sur les C. P. que l'aumônier doit

faire son premier travail de surnaturalisation. (Voir la note à la fin de ces pages.)

Et que l'aumônier n'oublie pas non plus que la technique, s'il la possède assez bien, peut lui servir souvent de point de départ pour tirer une leçon spirituelle. Comparaison, allégorie, parabole, peu importe le nom.

**Une corde:** l'union fait la force.

**Signalisation:** nouveau langage, prière.

**Secourisme:** antisepsie, microbes, mauvais camarades.

**Signes de piste:** indications le long de la route, obéissance à la direction des supérieurs.

**Insigne:** marque de reconnaissance, le commandement nouveau, etc.

Tout peut servir, à condition de ne pas abuser, de ne pas tirer par les cheveux...

Est-il inutile de rappeler aussi que la méthode scoute n'agit pas automatiquement pour faire de nos garçons des chrétiens. Croire, dès là que la troupe marche bien sous la direction des chefs, que, à leur insu presque, les scouts s'approchent de l'idéal chrétien, c'est une erreur. Il y a là sans doute un peu de vérité; mais ce n'est pas toute la vérité. On n'arrive jamais à la vie surnaturelle sans effort. C'est un recommencement continuel.

Sans doute l'aumônier ne doit-il pas intervenir trop souvent, ni surtout malhabilement, là-dessus tout a été dit. Mais encore faut-il qu'il entretienne la lampe, surtout dans le cœur des C. P., souvent par le moyen du chef lui-même. Qu'il s'efface! oui. Mais qu'il travaille et fasse travailler sans cesse.

Je crois bon de noter que l'expression **technique scoute** peut représenter des idées différentes.

La seule technique scoute authentique, c'est la technique du campeur.

Savoir camper! Savoir, en face de la nature du bon Dieu, l'asservir à nos besoins d'hommes, là contempler pour remonter

jusqu'à lui, ne pas la déshonorer par nos mesquineries, nos chicanes et nos vulgarités, savoir travailler en équipe, faire du travail fini. C'est cela la technique, d'abord et avant tout.

Le reste, sémaphore, morse, secourisme, matelotage, n'est qu'un moyen pour atteindre cette fin. Un bon signaleur, qui est un piètre campeur, n'est pas, pour moi, un bon signaleur scout.

#### IV — Direction individuelle.

Il reste quelques mots à dire de la direction individuelle des C. P. Jusqu'ici nous avons surtout parlé de la direction collective en conseil des chefs.

Il ne s'agit pas de la direction du scout comme personne privée. Là-dessus on trouve tout dans les livres, la prière et l'expérience.

Il s'agit de la direction du C. P. comme C. P., de ces cause-ries où l'on traite de la patrouille, presque sur un pied d'égalité, comme deux responsables. Et là encore je laisse de côté les questions proprement personnelles, la question par exemple du dévouement comme chef, de la prière, comme chef, de l'envahissement par le dégoût, le découragement. C'est là de la direction spirituelle proprement dite. Tous les aumôniers trouveront dans leur expérience et leur cœur de prêtre et leurs lectures tout ce qu'il faut pour traiter ces cas...

Mais il y a la question des garçons de la patrouille, dont on doit parler ensemble, C. P. et aumônier, C. P. et chef.

Il y a les garçons qui donnent de la misère au C. P.

Je crois que l'aumônier doit éviter deux écueils. Le premier serait de se contenter d'une psychologie trop rudimentaire, de placer tous ceux qui donnent du fil à retordre dans l'unique catégorie des mauvais scouts. Il y a des distinctions à faire. Mais il ne faut pas non plus en faire trop, essayer de multiplier les types, à l'exemple de certains volumes de psychologie expérimentale. Le C. P. s'y perdrait.

Je crois que toujours il faut supposer qu'un garçon, qui a fait sa promesse, qui vient régulièrement aux réunions, possède au moins le désir de devenir vraiment scout. Mais il y a des caractères à former. Quels sont ceux qui, d'ordinaire, embêtent le C. P.?

Essayons de les classer, comme les garçons eux-mêmes les classent.

Il y a le **bon garçon**. Docile, Passif, Paresseux, sans enthousiasme. Content de son uniforme. Content de camper. Mais sans initiative, ne faisant pas de progrès. Un C. P. qui n'a pas lui-même beaucoup d'ambition est assez lent à remarquer ces scouts-là, à s'en plaindre. Il faut d'abord l'aider à les découvrir, puis à les animer.

Qu'il reste en contact avec eux entre les réunions. Qu'il leur rappelle épreuves, concours. Qu'il les pousse, les aiguillonne, les harcèle pour l'honneur de la patrouille. Qu'il les aide aussi, dans leurs épreuves scouts. Mais surtout qu'il encourage le moindre effort; qu'il félicite et fasse féliciter par le chef, aussitôt qu'il y a lieu. Qu'il leur confie de petites responsabilités, qu'il exige l'accomplissement de la tâche, et qu'ensuite il félicite.

Il y a la **tête-de-pioche**.

C'est celui qui n'est jamais content, qui voit tout en noir, qui n'a confiance dans le succès d'aucun concours, d'aucune excursion, d'aucun numéro de feu de camp.

Quelquefois aussi c'est le garçon toujours prêt à se battre, à menacer les autres; il ne pardonne pas la moitié, le dixième de ce qu'il se permet lui-même.

Il faut que le C. P. apprenne à ne pas s'occuper trop de ce garçon-là. Qu'il n'en ait pas peur. Qu'il le laisse parler, parler, menacer, grincer. Qu'il amène les autres garçons à prendre comme lui-même, avec un sourire, toutes les fanfaronnades. Petit-à-petit, quand la tête-de-pioche voit qu'on continue

d'être content, joyeux autour de lui, il s'apaise, il se rapproche.

Et puis il y a le **busy-body**, le touche-à-tout.

C'est le garçon qui ne sait rien et se prononce sur tout, lance toute sorte de projets, donne des directions à tout le monde, à commencer par le C. P., sans négliger parfois le chef ou l'aumônier. Il voudrait toujours que les choses soient faites autrement qu'elles ne le sont.

Un garçon comme celui-là est à dégonfler. Lui confier des responsabilités et souligner ses insuccès, lui fermera la bouche plus que toutes les discussions.

Il y a le **débrouillard**, critique lui aussi, mais parce qu'il sait vraiment. Il juge les situations, les chefs. Il est dangereux et peut créer le mauvais esprit. Mais il est utile et peut aider à faire avancer une patrouille. Il est bon de le consulter, de décider avec lui, de lui confier des responsabilités, de lui donner les raisons solides de telle ou telle décision, de lui faire toucher du doigt que s'il sait beaucoup de choses, le C.P. et le chef en savent d'autres qu'il ignore.

Confions-lui aussi des responsabilités, et ne le félicitons pas trop dans ses succès.

Il y a enfin le **farceur**. C'est un garçon populaire la plupart du temps. Pas méchant, mais vif, plein d'imagination, toujours prêt à jouer des tours, à trouver et à souligner un ridicule, à tourner en farce les choses les plus sérieuses. Les autres aiment ça, parce qu'ils aiment à s'amuser. Et le C.P. ne peut plus rien faire de sérieux.

Le raisonner. Faire appel à sa loyauté. Lui rappeler l'honneur de la patrouille. Lui faire comprendre comment il nuit à tous. Et surtout l'occuper tout le temps, lui donner des choses difficiles à faire. Lui confier des divertissements de patrouille, des numéros de feu de camp. Le grand danger pour le C.P., c'est de rire avec lui, de ne pas le remettre aussitôt à sa place, quand dans un conseil, dans un travail en patrouille, il essaye de faire rire, alors qu'il faudrait être sérieux. Si le C.P. cède une

fois, il lui sera beaucoup plus difficile de reprendre les rênes. Et pourtant cela ne veut pas dire qu'il faille pour le C.P. ne jamais rire avec un garçon comme celui-là. Cela veut dire que le C.P. sait qu'il y a un temps pour rire et un autre pour être sérieux alors que le farceur ne le sait pas.

L'aumônier connaît souvent des situations de famille, des états de nervosité malade, qui expliquent la conduite de tel ou tel scout. Avec la discrétion voulue, il peut, il doit mettre au courant un C. P. qui se décourage. Ce témoignage de confiance, ce secret partagé aidera souvent le C.P. à être plus patient, plus charitable.

Il est à noter aussi que tous les traitements proposés plus haut sont à l'inverse des réactions naturelles, des premiers mouvements de la nature en face de tel ou tel obstacle. Belle occasion pour l'aumônier de faire acquérir cette maîtrise de soi, si nécessaire aux vrais chefs.

Notons enfin que quand un C.P. se plaint de tel garçon, de tel esprit dans la patrouille, la première question à étudier ensemble, c'est celle de la responsabilité même du C.P.

Ses réunions sont-elles toujours bien préparées?

S'efforce-t-il de les rendre intéressantes?

A-t-il fait tout son possible pour créer chez ses scouts l'impression qu'il s'intéresse à eux?

A-t-il développé par tous les moyens l'honneur de la patrouille, sa fierté?

A-t-il visité les scouts malades? A-t-il célébré leur fête?  
A-t-il demandé des nouvelles d'un parent malade?

Est-il resté en contact avec eux entre les réunions?

A-t-il prié pour eux?

S'est-il fâché, mis en colère?

A-t-il été loyal, prêt à admettre une erreur?

A-t-il toujours été un entraîneur, le premier au travail?

## NOTE

### Essai d'une explication logique de la loi.

La loi essentielle, c'est la troisième.

Le scout est fait pour servir.

Voilà qui est essentiel au scoutisme.

L'activité scout par excellence c'est le camp.

Camper c'est se servir soi-même et servir les autres.

L'idéal scout pour la vie, c'est un idéal de service....

Mais on ne sert pas, si on n'aime pas.

D'où la quatrième loi :

**Le scout est l'ami.... le frère.**

Ne nous leurrons pas. L'amour des hommes entre eux, s'il n'est pas basé sur le motif surnaturel de la charité, est impossible. Il faut aimer les autres comme Notre-Seigneur nous a aimés, parce que nous sommes tous frères dans le Christ, ou pour que nous le soyons, parce que nous vivons la même vie, ou pour que nous la vivions.

Et quand nous aimons ainsi les autres, c'est Jésus lui-même que nous aimons.

Ce que nous leur faisons, c'est à lui que nous le faisons.

N'oublions pas le verre d'eau.

Le service apparaît ainsi comme l'épanouissement de la charité.

Mais si nous nous aimons comme des enfants de Dieu, comme des enfants de roi, comme des frères élevés tous à cette même dignité de fils de Dieu, de frères du Christ, d'héritiers du ciel, il est nécessaire que notre amour se manifeste par un respect dans nos relations qui s'appelle la courtoisie.

C'est la cinquième loi : **Le scout est courtois.**

Il est aussi chevaleresque, désintéressé. Ce n'est pas lui-même qu'il cherche dans ses relations avec les autres, mais le bien des autres. Il va aux plus délaissés.

Et ces trois lois centrales constituent l'idéal premier, essentiel du scoutisme.

De même que nous n'accepterions pas les services de quelqu'un en qui nous n'avons pas confiance, de même les autres n'accepteront pas nos services si nous ne méritons pas d'abord leur confiance.

Et la confiance des autres se mérite par une loyauté, une franchise absolue dans nos rapports.

D'où les deux premières lois, conditions nécessaires pour se faire accepter.

Il ne suffit pas de se faire accepter. Il faut avoir le courage de se donner. Or l'égoïste ne se donne pas.

Et l'aliment de l'égoïsme c'est l'impureté. Un impur, c'est quelqu'un qui détourne vers des jouissances égoïstes, des puissances de vie qui ne nous ont été données par Dieu que pour nous faire accepter les charges de l'oeuvre d'amour par excellence qui est l'éducation des enfants.

C'est pourquoi nous avons notre dixième loi. Par ailleurs, la pureté est une conquête de haute lutte pour laquelle il faut suivre une stratégie que des siècles de Christianisme ont précisée.

La pureté suppose l'entraînement de la volonté dans d'autres domaines.

On n'est pas pur si on n'est pas maître de ses caprices, de ses sens.

Et c'est la raison de la neuvième loi; Le scout est économe.

Cela suppose le courage, la maîtrise sur la manifestation extérieure de nos mécontentements:

Et c'est la huitième loi:

Le scout sourit dans ses difficultés.

La pureté suppose aussi, parce qu'elle est l'ordre en nous, parce qu'elle est la maîtrise de l'esprit sur le corps, l'acceptation de l'ordre social en dehors de nous, l'obéissance à l'autorité légitime.

C'est la septième loi.

Elle se complète par la formule: Le scout ne fait rien à moitié.

C'est l'amour du fini, de l' "ouvrage bien faite" qu'aimait Péguy.

Cette préoccupation du fini doit animer le scout en tout ce qu'il fait, dans sa loyauté, dans son service et aussi dans sa pureté.

Bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu!

Quel que soit le sens littéral de **purs** dans cette béatitude, il est certain que les âmes chastes ont cette facilité de voir Dieu partout, et en particulier dans la nature.

Le ciel, une fleur, la neige, les oiseaux sont pour les saints des occasions de s'élever vers Dieu.

La sixième loi demande aux scouts de porter cette marque de pureté, de se nourrir aussi de cet aliment de pureté.

Voir Dieu dans les choses en effet est en même temps qu'un signe, un moyen de pureté.

La loi ainsi comprise, — et nous avons bien le droit de la comprendre ainsi — se résume dans les trois vertus: Franchise, Dévouement, Pureté.

Le Dévouement est au centre. Il est la charité vécue, surnaturelle qui, pour Jésus, résumait toute la loi.

La Franchise est la condition pour faire accepter ses services des autres.

La Pureté est la condition pour avoir le courage de se donner aux autres.

Ainsi comprise, il n'apparaîtra plus, que la seule dixième est sur le plan surnaturel.

---

## LE PROBLÈME DES GRANDS <sup>1</sup>

### DANS LE SCOUTISME

#### Le problème des grands

Avant de l'aborder, il faut dire ma conviction profonde que ce problème ne comporte pas de solution définitive. Il est possible d'indiquer des jalons, une orientation; mais il n'y a pas de formule mathématique, il n'y a pas de recettes ou d'industries infaillibles. Il se posera tant que les hommes viendront au monde avec le péché originel et tant que l'éducation sera un art, une oeuvre divine et humaine tout à la fois, et non pas un métier. On ne fabriquera jamais des hommes comme on fait des souliers.

Ajoutons que ce problème des grands est la pierre de touche du véritable éducateur. Le résoudre dans la pratique, c'est réaliser la plus belle oeuvre qui soit et l'exemple d'un Don Bosco ou d'un Jean-Baptiste de la Salle vaudra toujours mieux que toutes les théories.

Notons enfin que ce problème se pose partout, dans toutes les oeuvres de jeunes gens. C'est le problème des collèges et des classes supérieures de l'enseignement primaire, c'est le pro-

---

<sup>1</sup> Ce qui suit fut d'abord donné en causerie sur quelques notes. Dans la causerie, je n'avais pas indiqué mes sources. En écrivant les réflexions qui suivent, je n'ai pas eu le loisir de rechercher dans les auteurs avec toute la loyauté désirable les pages de renvoi. Je me contente d'indiquer quelques sources. Les deux premiers ouvrages indiqués surtout m'ont servi.

**Ass. du mariage chrétien:** L'adolescent autour de l'âge ingrat. 1934.

**Le Chef:** 1933-34. P. Rimaud. — 1935. A. de Knyff.

**Mersch, s. j.:** L'obéissance fière. Nlle Revue Théologique. 1927.

**Ami du clergé:** Passim.

**Auffray:** Une méthode d'éducation.

**H. Bouchet:** Scoutisme et individualité.

blème de la J.E.C. et des patronages, c'est le grand problème du scoutisme. Toutes les Fédérations se le posent. Peut-être nous apparaît-il à nous plus aigu qu'ailleurs, à cause de la grande précision de l'idéal scout. C'est une mesure tellement facile à appliquer que du premier coup d'oeil, on peut voir si le garçon s'adapte ou non à la règle. Et lui-même le voit. Il sait quand il n'est plus scout et il s'en va.

De quoi s'agit-il? Il s'agit des garçons, qui, avant d'entrer à la Route, après quelques années, parfois quelques mois de scoutisme, perdent leur enthousiasme du début, se dégoûtent et s'en vont. Ce n'est pas le problème de la Route; c'est le problème des garçons de quinze à dix-sept ans environ. On peut dire ceci:

Les **garçons** de cet âge ne **veulent** plus du scoutisme.

Les **chefs** et les **aumôniers** ne **peuvent** plus les garder.

Le **scoutisme** ne **plaît** plus.

Ces trois formules laissent voir qu'il y a en fait trois problèmes ou qu'au moins le problème se pose sous trois aspects. Je crois utile de les étudier séparément.

### **Le problème du garçon**

Des trois caractères qui distinguent l'adolescent, et que tous les pédagogues s'accordent à lui reconnaître: instabilité, affirmation de la personnalité et besoin d'aimer activement, c'est le deuxième, qui, vers quinze ans, pose le problème qui nous occupe. Nous ne pouvons pas certes le considérer comme indépendant des deux autres. Il s'agit en effet d'un être vivant et un, où toutes les activités sont entremêlées. Un vivant n'est pas un musée, où il nous est loisible par exemple d'étudier un tableau en faisant abstraction des autres. Mais nous croyons que si l'instabilité et l'instinct grégaire doivent continuer à préoccuper l'éducateur, c'est proprement l'affirmation de la personnalité où l'esprit d'indépendance qui pose le problème des grands.

Quelques notes aussi brèves que possible de psychologie nous aideront à le comprendre.

### **LE FAIT:**

Le garçon, à cet âge, surtout, réalise qu'il n'est plus un enfant; il ne veut plus être traité comme un enfant. Dès l'âge de la puberté cette vérité lui est apparue confusément; mais vers quinze ans elle se précise.

Comme par ailleurs, le garçon n'est pas encore une personnalité formée, comme il n'a pas réalisé l'unité de ses tendances et qu'il reste instable, ce sentiment qu'il a d'être quelqu'un ne peut se manifester que par l'opposition au conformisme du milieu. Il s'oppose à ses supérieurs et à ses camarades.

### **MANIFESTATIONS:**

C'est pour cela qu'il fume, qu'il jure, fait des rencontres, sort et rentre à des heures qu'il voudrait toujours choisir, ne veut plus de direction, ignore les ordres des chefs, choisit lui-même ses amis, recherche les plus grands, chahute, critique, discute, raisonne, contredit, etc. C'est pour cela que le bien lui-même, il le fait d'autant mieux que, pour le faire, il lui faut s'opposer. La J.E.C. par exemple, est plus active dans les lycées en France que dans les écoles libres. L'éveil des sens lui rappelle qu'il n'est plus un enfant; la préoccupation de son avenir aussi... En religion, les exercices communs lui pèsent. Il veut une religion personnelle. La confession, ennuyeuse pour l'enfant, est humiliante pour l'adolescent. Au fond de tout cela, vanité, orgueil, suites de la faute originelle, mais aussi un beau sentiment de fierté, de virilité qui s'esquisse, sens de l'honneur, horreur du menteur, tricheur, mouchard. Facilité à s'emballer pour un idéal, surtout pour un type d'homme qu'il admire.

Le garçon commence à vouloir être un homme, et c'est beau, quelque agaçantes que soient les manifestations de ce désir.

## RAISON:

Un adolescent est en train de devenir un homme. Un homme se conduit par sa raison, tout seul. Il faut par conséquent admirer la nature qui pousse le garçon à raisonner, à se conduire seul.

Un homme vit en société, dans une société plus grande que la famille. Et la nature pousse le garçon à chercher des amis hors des cadres familiaux. C'est un apprentissage.

Ne cherchons pas ici à analyser les sentiments très complexes que le garçon éprouve pour sa famille. Respect plus profond que celui de l'enfant. Amour raisonné, plus reconnaissant. Et en même temps, gêne, apparence au moins de sécheresse, de froideur.

Il s'éloigne du prêtre directeur. Pourquoi?

a) Le prêtre souvent est trop autoritaire. Il ne raisonne pas assez;

b) Les fautes honteuses, même les seules tentations sont humiliantes à avouer. Ce n'est pas être homme que de n'être pas maître de la chair. En confession c'est déjà dur; en direction ce l'est davantage. Est-ce parce que le garçon a l'impression de n'être pas si bien protégé par le sceau sacramentel? Est-ce parce qu'incapable de s'analyser, il ne sait comment se dévoiler?

c) Même si le prêtre n'est pas trop autoritaire, les conseils qu'il donne ne le semblent-ils pas? Le respect profond que le garçon a pour nous l'empêche de discuter un état d'âme que le prêtre ne juge pas comme lui. S'il discute, il y a du remords. S'il ne discute pas, il a l'impression d'être traité comme un enfant.

Quoi qu'il en soit, cet état d'âme du garçon n'est pas à négliger. Il fut à l'origine de bien des apostasies, sinon de toutes. Il est chez d'autres à l'origine de crises de foi qui devien-

nent de plus en plus fréquentes. Chez tous il détermine un certain éloignement du prêtre, une certaine réserve au moins.

Tout cela, abrégé au possible, nous montre la nécessité d'un grand tact, d'une grande patience. Mais surtout il nous faut nous mettre dans la peau du garçon. Serait-ce mal exprimer son état d'âme que de dire qu'il a moins besoin de se sentir aimé, que de se sentir compris. Et même, il a moins besoin de se sentir compris, (il ne se comprend pas lui-même), que de se sentir pris au sérieux. Le garçon veut que le supérieur tienne compte de son point de vue. Il est prêt à discuter. Mais il veut qu'on discute.

"Fais ceci", ne prend plus.

"Vois-tu que c'est ceci que tu dois faire" prend.

Le garçon ne prend pas le scoutisme en grippe. Même ceux qui nous quittent éprouvent des remords et gardent souvent dans la vie la marque d'une formation scoute.

Ils sentent confusément qu'il y a dans le scoutisme quelque chose de noble et de grand et d'utile. Mais ils veulent qu'on le leur explique. Ils veulent savoir où ça mène.

### **Le problème des chefs et des aumôniers.**

Il est évident que le garçon ne peut sans notre aide, à nous, chefs et aumôniers, prendre ses décisions. C'est à lui à les prendre avec la grâce de Dieu, mais aussi avec notre secours. Et cette question du secours à apporter au garçon pose pour nous notre problème.

Je crois qu'il faut franchement, résolument, avec confiance accepter les exigences de la nature. Elles sont voulues de Dieu. La nature est viciée par le péché d'origine. Elle n'est pas essentiellement mauvaise. "Mirabiliter condidisti, mirabilius reformasti."

1—Les garçons ne veulent plus être traités comme des enfants. Ils ont raison. Ils n'en sont plus. En pratique: Une troupe, une patrouille pour eux; un chef pour eux, des activités pour eux....

Pourquoi ne pas les admettre tout de suite au clan? Il y a sur ce point deux théories: l'une qui est pour le clan, l'autre qui est pour le stage intermédiaire. Nous soutenons celle-ci.

Les garçons, à quinze ans, n'ont pas encore atteint l'équilibre du jeune homme. Ils ne sont pas prêts à prendre en face de la vie les attitudes franchement catholiques et franchement scoutes que nous demandons aux S.-R. Leur personnalité n'est pas assez formée, leur expérience est trop courte, leur développement intellectuel, surtout ici, trop peu poussé. Nous encourageons pourtant les contacts avec les Routiers de temps en temps.

2—Les garçons veulent raisonner. Il nous faut accepter de raisonner avec eux pour leur apprendre à raisonner comme il faut.

Peu d'appels au sentiment. Peu d'ordres non motivés. Notons en passant que le devoir d'état, à cet âge, ne dit pas grand chose au garçon. Il vit plus dans l'avenir que dans le présent. Obéir, travailler, pour lui, c'est le conformisme.

Nous croyons que le désir d'être homme, d'imiter un héros admiré, Notre-Seigneur, les entraînera plus que la notion abstraite et mal comprise du devoir d'état.

3—Il nous faut accepter, vouloir franchement que peu à peu le garçon arrive à se conduire sans nous. Un scoutisme de poules couveuses est de nature à éloigner le garçon.

4—Au sujet de la direction, je ne voudrais pas donner de conseils trop mathématiques. Il n'est rien de rigide dans le traitement des âmes. Je veux seulement indiquer une orientation générale. Tant pis si les mots n'expriment pas adéquatement la pensée.

a) Acceptons de ne pas faire de direction **individuelle** immédiate en dehors du confessionnal, au moins pas de cette direction qui couvre tout un état d'âme. L'occasion se présentera souvent de conversations sur un point particulier. Profitions-en. Mais, pour l'ouverture complète du coeur, sachons at-

tendre. L'harmonie des tempéraments, l'éducation première pourront créer des exceptions. Mais en général savoir attendre est le meilleur moyen de faire revenir le garçon ;

b) Il nous semble qu'il s'impose de donner à ces garçons un chef plus près d'eux que nous, un chef qui ait sur la vie les mêmes idées que nous, un chef qui soit très ouvert avec nous. Vingt-et-un ans est l'âge minimum, selon nous, pour le chef de garçons de quinze ans. C'est par lui que nous ferons passer bien des directions.

c) La direction **collective** doit rester immédiate, mais adaptée. Du dogme, plus que des exhortations.

Partir du désir naturel qu'ont les garçons d'être des hommes. Proposer des exemples de franchise, de dévouement, de pureté, de personnalités puissantes. Partir de ces exemples pour faire faire des comparaisons qui seront des examens de conscience.

5—Je crois qu'il nous faut accepter la discussion, la rechercher même et y être logiques et loyaux. Si le garçon a raison, même contre un supérieur, il faut lui donner raison. Même contre nous-mêmes. L'aveu d'une erreur peut gagner la confiance pour toujours. Mais si un garçon a souvent raison, au moins en partie, dans des jugements différents de ceux de ses supérieurs, il n'a presque jamais raison de vouloir autrement qu'eux. A nous alors de raisonner l'obéissance, de la fonder sur la foi.

6—Tout cela suppose qu'on fait confiance au garçon. Rappelons-nous que le meilleur moyen de développer la loyauté est d'y croire. Rappelons-nous aussi que dans le mensonge il y a une injustice et un reniement de soi.... Ceci touchera le garçon plus que cela.

Il nous faut aussi faire confiance à leur générosité, qui est grande. C'est l'âge où les grandes vocations s'esquissent et se dessinent. Mais quel tact il faut pour diriger ces cœurs prêts à se donner, mais que l'égoïsme guette sournoisement!

7—Tout cela est dur pour nous. Il y faut beaucoup d'humilité et beaucoup de foi. Il faut faire confiance à la nature et à la grâce, au garçon et à Dieu, au chef et au Saint-Esprit; il faut se résigner à rester dans l'ombre. Il ne faut pas vouloir aller plus vite que Dieu. Il faut nous rappeler sans cesse que le garçon agaçant qui nous dit "**non**" sera souvent plus tard une personnalité plus forte que le mou qui nous dit toujours "**oui**".

8—Et malgré tout il nous faut être exigeants. La sévérité humaine est exigeante. Elle demande à la nature ce que la nature ne peut vouloir actuellement. Elle impose de l'extérieur une discipline. C'est militaire, c'est policier, ce n'est pas toujours humain. La sévérité surnaturelle exige ce que la nature peut vouloir actuellement, parce que Dieu le veut. Elle ne va pas à l'aveugle. C'est affaire de conscience. Cela vient de l'intérieur. Et c'est notre rôle de faire vouloir, de faire sourdre de l'intérieur, après de patients raisonnements, de patientes attentes, de patientes analyses, la volonté d'obéir à Dieu et à ses représentants.

9—Mais ce qu'il faut par-dessus tout, c'est la charité, qui prendra la forme de la pitié, de la miséricorde. Nos garçons en ont besoin.

a) La présent les trouble. Ils découvrent qu'il est plus difficile de pratiquer la vertu qu'ils ne l'avaient cru, enfants. Etre loyal toujours, p. e. toujours paraître ce que l'on est, et être ce que l'on paraît. Parler de ses maîtres selon ce que au fond du cœur on en pense.

Ne pas contredire, à cause de l'entraînement des autres, un idéal qu'on a en soi. Aimer p. e. son scoutisme et ne pas rougir de son uniforme, de son insigne, etc., etc.

Ils découvrent aussi la différence entre ordre social et ordre moral. Les premiers en classe ne sont pas toujours les meilleurs. Les supérieurs ont des défauts. Il y a des drames de familles... L'éveil des sens les humilie. Le contact avec les hom-

mes les dégoûte au fond. Le cynisme des conversations, des gravures, ils le subissent plus qu'ils ne l'encouragent. Ils sont les victimes d'un milieu païen. Leur attitude envers leurs parents les inquiète. La vie leur pose une foule de problèmes dont ils n'ont pas la solution toute prête.

b) Et l'avenir aussi les trouble. Que seront-ils? Hommes ou guenilles? Pourront-ils garder leur idéal — encore confus — d'hommes de devoir? N'ont-ils pas trop souvent l'impression que la vertu, quand on est grand, n'est plus possible? Quelle profession sera la leur? La crise rend plus aigu ce problème.

c) Notons enfin que nous passons par une période difficile. Tout est mis en question devant eux, chaque jour dans les journaux, les conversations, la radio, les guerres, les révolutions. Les cadres de la vieille génération n'ont rien de solide. Les adultes semblent aussi inquiets, aussi désaxés qu'eux-mêmes. Quelques mots jetés sur le papier pourront nous aider à analyser quelque peu le spectacle que le monde des adultes offre à nos garçons. Il y a devant eux les croyants et les sans-Dieu. Il y a ceux qui prêchent le divorce et ceux qui le condamnent, ceux qui défendent la pudeur, et ceux qui, pratiquement, à différents degrés, la nient. L'argent doit-il être le tout de la vie? Les uns le nient, les autres pratiquement l'affirment. Les criminels sont-ils responsables? Lequel choisir du système de dictature ou du système de liberté?

Et nous pourrions allonger cette liste.

Qu'il suffise de constater que la société telle qu'elle est constituée, ne l'est pas dans des cadres solides, dogmatiques, certains. Il n'y a plus que des opinions qui s'affrontent. Il n'y a plus de dogmes qui s'imposent. Différence avec le Moyen-Age.

Henrich Heine disait en face de la cathédrale d'Anvers: "Ces gens-là avaient des dogmes, nous n'avons que des opinions. Ce n'est pas avec des opinions qu'on bâtit des cathédrales."

Et ce n'est pas avec des opinions qu'on fait des hommes.

Nos garçons veulent être des hommes. Ils souffrent de ne pas trouver en nous les dogmes qui les y aideraient. Nous, prêtres, nous avons le Christ, l'Eglise. Là se trouve le salut. Mais le christianisme n'informe plus les sociétés, ni la famille, ni l'Etat.

Ne nous laissons pas tromper par l'entrain dans les jeux, par l'air d'insouciance de nos garçons. Ils souffrent confusément. Ils ne peuvent encore formuler leur inquiétude. Mais elle germe lentement et parfois, comme en Allemagne, en Italie, se manifeste brusquement un jour par des révolutions. Ici elle explique la naissance de toutes ces organisations de jeunesse qui déroutent souvent les plus vieux: Jeunesses patriotes, séparatistes, fascistes, Jeunes-Canada, etc.

10—Nous constatons dans tout garçon deux tendances, la tendance communautaire, ou l'esprit grégaire, le **gang spirit** des anglais, et l'indépendance, le désir d'affirmer sa personnalité, d'être quelqu'un.... Dans le monde qui a oublié le Christ, ces deux tendances s'affrontent. La tendance communautaire se réalise dans le communisme, le fascisme, le nazisme aux dépens de la personnalité. La tendance d'être quelqu'un se réalise dans tous les libéralismes, économique, social, politique, aux dépens de la communauté. Nous savons qu'en politique, en économique, en sociologie, la solution est dans le Christ et dans l'Eglise. Ils invitent les hommes à développer leur personnalité au maximum. Etre inventeur, millionnaire, chef de peuple, champion ne suffit pas au chrétien. Il vise à être Dieu, à devenir parfait comme le Père céleste. Mais cette personnalité sur-humaine, il ne la réalise qu'en se dévouant à la communauté au maximum, en pratiquant le commandement nouveau. Jésus, tous les saints sont là pour le prouver.

Et il apparaît à l'évidence au croyant que ce qui est vrai sur le terrain politique ou sur le terrain social, est vrai aussi sur le terrain de l'éducation. Il n'y a que le joint surnaturel du Corps mystique qui puisse faire l'unité dans ce tourbillon de

tendances qu'est un garçon. Et c'est notre devoir d'aumônier scout de ne pas l'oublier. Dans ce système d'éducation qui vise à développer la personnalité, la place du Christ et de son représentant est nécessaire. Qu'il ne sorte pas de son rôle; qu'il n'oublie pas l'idéal, et il pourra garder beaucoup de ses garçons.

II—Toutes ces considérations aideront à comprendre que le problème du garçon est autre chose que celui de la puberté et de l'instinct sexuel. Ce serait être piètre éducateur que d'avoir l'obsession de l'impureté dans nos relations avec les enfants.

Pour se défendre contre les déchéances auxquelles peut conduire cet instinct sexuel, la nature a mis dans le garçon l'instinct de la pudeur. La grâce de Dieu est là et nos garçons en général sont bien disposés. Je crois que le plus grand service que nous rendons aux plus jeunes au moment de l'éveil des sens, entre douze et quinze ans, est de les encadrer dans une troupe de garçons, qui ne parlent jamais d'impureté. Ce qui décourage le plus grand nombre de ceux qui tombent, c'est l'impression que tous sont mauvais. La troupe et son atmosphère lui prouvent le contraire. Et cela vaut mieux que tous les sermons et tous les conseils.

A l'âge de quinze ans, il est important et relativement facile de conserver cette atmosphère. Mais si des éclaircissements s'imposent avec les garanties qu'exige le Pape, il est nécessaire de se rappeler que la méthode indirecte vaut mieux que toutes les méthodes directes. Ce qui importe, c'est la formation de la volonté. Par ailleurs, l'être humain est un, et toute victoire remportée dans un domaine a sa répercussion dans les autres. Ce serait une erreur que de laisser croire que les seules victoires à remporter sont sur la chair. Faire accepter un ordre dur, faire résister à une impulsion du moment, exiger la tenue, une certaine minutie dans l'uniforme, le silence, la fierté, qui par conviction fait s'opposer aux entraînements de la foule anonyme, tout cela et bien d'autres détails sont des manières de former la volonté. Les jeux, le camp fournissent d'autres occasions multiples.

J'ai l'impression, en jetant ces notes sur le papier, de vouloir tellement généraliser pour être bref, qu'on pourrait croire que les formules abstraites que j'emploie n'ont pas d'application dans les détails de la vie du garçon. Et pourtant, c'est à des détails, à de petits détails qui se présentent chaque jour dans la vie scout que je pense. C'est aux aumôniers que je laisse de faire ce travail d'analyse et d'application.

### **Le problème du scoutisme.**

Le scoutisme ne plaît plus. Pourquoi? Parce que, croyons-nous, il est mal présenté. Il y a de fausses conceptions du scoutisme. Ne parlons pas du scoutisme de parade, de processions, de cérémonies et de services d'ordre. Ne parlons pas du scoutisme de poules couveuses, où rien n'est laissé à l'initiative des garçons. Ne parlons pas du scoutisme de salon. Disons un mot d'une conception qui, inconsciemment peut-être, est celle de beaucoup.

On a une loi. On la propose au garçon. Il s'engage par la promesse à l'observer. En vertu de cette promesse, le chef et l'aumônier exigent l'observation de la loi. C'est une conception fautive. Elle ne répond pas à la réalité. Le petit gars qui nous arrive à douze ans vient à nous, non pas à cause de loi abstraite, mais à cause du camp, des jeux, de l'uniforme, de ses parents, de ses amis. Baden-Powell — et c'est là son génie — ne propose pas au garçon un idéal abstrait. L'idéal qu'il propose, ce sont les explorateurs anglais. "C'étaient des hommes", dit-il. Voilà qui prend le garçon parce que cela répond à ses plus profondes tendances.

Pour nous, nous avons nos découvreurs, nos fondateurs, nos saints, Notre-Seigneur. Ce sont des hommes, plus hommes encore que les explorateurs anglais, ajoutant à toute la valeur d'humanité qu'il y avait en ceux-ci, ce complément surhumain que donnent la foi et la charité.

Mais il faut partir du concret. La loi n'est pas un départ.

Elle est un aboutissant. Après quelques essais, en ville, au camp surtout, de vivre cette vie emballante des grands scouts du monde, chefs et aumôniers doivent raisonner l'expérience avec le garçon, montrer que le succès, la réussite sont dus à l'observance de la loi. Et la promesse devient alors un engagement conscient, voulu. Nos garçons de quinze ans doivent la renouveler dans la lumière de l'expérience pour être des hommes. Ce n'est plus un feu de paille, si nous pouvons obtenir ce renouvellement.

Par ailleurs, le scoutisme plus poussé, les initiatives individuelles ou de troupe de plus en plus personnelles, les victoires sur la nature matérielle, de plus en plus importantes, font faire au garçon des actes d'hommes. Il a conscience que le scoutisme lui fournit le moyen de satisfaire son besoin de personnalité et de générosité.

Je n'insiste pas. C'est aux chefs qu'il appartient de trouver les jeux, les activités adaptées à l'âge des plus grands. Pour nous, les aumôniers, peu à peu, il nous faut ouvrir des horizons, poser les problèmes qui trouveront une solution dans la route.

Le problème des grands est donc d'abord un problème de psychologie du garçon, un problème d'adaptation pour les chefs et les aumôniers. C'est à nous, au scoutisme tel que nous le présentons, qu'il faut nous en prendre plus qu'au garçon peut-être, en face des insuccès. Avouons pourtant deux obstacles extérieurs:

### **1) LA FAMILLE.**

Dans la lettre, qui est devenue notre charte, le Pape déclare la lamentable décadence de l'éducation familiale. Il nous faut nous rendre compte qu'il a raison. Il nous conjure ensuite, nous, les pasteurs des âmes, par les entrailles de Jésus-Christ, de faire l'éducation des parents, dans les détails. Je crois qu'il est nécessaire pour un aumônier scout, d'entrer en relation avec les parents, directement, ou indirectement. Le grand danger à éviter, c'est de donner au garçon l'impression que ses parents

et son aumônier s'entendent à son sujet. Cela nous fermerait son âme. Pour les cas particuliers, je crois qu'il vaut mieux que les parents traitent directement avec le chef.

## 2) L'ECOLE.

Dans nos milieux latins, le scoutisme qui veut développer la personnalité, est en réaction contre l'école. C'est une différence avec les milieux anglo-saxons. C'est ici toute la question de la discipline scolaire, qui se pose. Ce n'est pas le lieu de discuter ce problème. Mais il faut savoir qu'il y a là un problème. Une des méthodes les plus condamnées par une saine pédagogie, consiste à rappeler au garçon à chaque petit manquement qu'il est en contradiction avec sa loi scout. Certains professeurs n'y manquent pas et, s'ils rendent par là hommage au scoutisme, ils nous enlèvent aussi un bon nombre de garçons, qui ont l'impression que pour être scouts, il leur faudrait du premier coup être des saints. C'est la fausse conception du scoutisme dont nous parlions tantôt. Si elle existe chez nous, il n'y a pas à nous surprendre qu'elle existe hors de chez nous. Ici encore je pose le problème. Il ne m'appartient pas d'indiquer une solution pratique, sinon en disant qu'elle se trouvera non dans la lutte ouverte, mais dans les méthodes de charité et de persuasion.

Tout ce problème ne se pose pas tout à fait de la même manière pour l'enseignement secondaire. La direction individuelle par exemple y est plus facile. Le développement intellectuel s'y fait mieux et plus vite.

Par ailleurs, il est peut-être plus difficile d'y connaître les réactions du garçon, qui, plus policé, plus diplomate, y dit moins franchement ce qui le choque. Il critique plus et il discute moins. Mais il y a dans les collèges des spécialistes qui pourront, mieux que moi, faire les adaptations nécessaires.



